

ACTES NEUJ PRO 2010

CONFERENCE

APEROS GEANTS, SKINS PARTIES ... DES FETES COMME LES AUTRES ?

*Par Monique DAGNAUD,
Directrice de recherche au CNRS et à l'EHESS*

Le sujet mérite d'être examiné dans beaucoup d'aspects, et je vais donc prendre un certain temps pour vous exposer le travail que j'ai fait sur les pratiques festives.

Avant toutes choses, je vais vous dire d'où je viens : je suis sociologue au CNRS, ma spécialité n'est pas les fêtes, il n'y a pas un département consacré à la fête ou aux fêtes au CNRS, pas encore ... Peut-être ! Sur la jeunesse, dans beaucoup de lieux, des chercheurs travaillent sur la jeunesse, beaucoup de laboratoires, mais sur la fête, non ; c'est une des raisons pour lesquelles il n'y a pas beaucoup de travaux, c'est aussi une des raisons pour lesquelles je suis amenée très souvent à intervenir devant un public, plus souvent d'associations ou de représentants de milieux de la jeunesse plutôt que de chercheurs, parce qu'à part quelques chercheurs, qui travaillent plutôt sur les fêtes dans leur dimension anthropologique, les fêtes anciennes, les fêtes primitives, en réalité, les fêtes contemporaines ne font pas encore l'objet de beaucoup de travaux dans la sociologie française. Je viens du CNRS, mais je suis spécialiste, non pas des fêtes a priori, mais beaucoup des médias ; j'ai écrit beaucoup de livres sur le monde des médias et je suis d'ailleurs encore en train d'écrire un livre sur l'univers de Facebook et la culture des jeunes, la sociabilité des jeunes par le biais de Facebook.

Il se trouve que, spécialiste des médias, dans les années 90, j'ai passé 8 ans comme membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel ; à cette époque, j'étais la seule sociologue de ce Conseil et les pouvoirs publics et en l'occurrence les régulateurs des médias étaient en permanence interpellés sur les questions de la jeunesse, de ses dérives, de sa violence, du racket à l'école, et de l'effet des images de la représentation de la jeunesse à travers des images et souvent des images violentes, sur les comportements de la jeunesse.

Dans les années 90, en bonne sociologue, je suivais l'évolution des statistiques sur la consommation d'alcool, la consommation des drogues et notamment du cannabis, le développement des accidents sur les routes, l'accidentologie que l'on observait, qui se développait pendant les week-ends, le vendredi ou le samedi soir, et je m'étais dit : « quand je rentrerai dans la vie de chercheur, je ferai une enquête sur les fêtes » ; en réalité, tout un comportement de la jeunesse excessif, ou addictif, notamment la prise d'alcool, n'est compréhensible que si l'on s'intéresse à ce que fait la jeunesse pendant ses loisirs, et notamment à ses activités festives ; je vais vous expliquer ce que j'entends par « activités festives » ; ceci n'est compréhensible que si l'on examine ces fêtes, que l'on essaie de comprendre ce qui se passe, ce que les jeunes y cherchent, pourquoi ces fêtes se développent, pourquoi le développement de l'alcoolisation apparaît, etc.

Quand je suis sortie du CSA, en 2000, j'ai mis longtemps à trouver les moyens pour faire une enquête, car cette enquête supposait d'aller un peu partout en France, de trouver des jeunes qui s'adonnent à des pratiques festives de manière intensive ; cela m'a pris un certain nombre d'années ; j'ai finalement réussi à faire cette enquête en 2005-2006. Je vais vous présenter les résultats de cette enquête, aboutissant à les actualiser avec les caractéristiques des fêtes d'aujourd'hui, à savoir les fameux apéros géants, qui ont émergé au printemps dernier.

Un mot sur la méthodologie ; je n'ai travaillé que sur les jeunes qui font beaucoup la fête ; une partie des jeunes ne s'intéresse absolument pas à ces sorties, sort peu, préfère aller au cinéma en petit groupe d'amis, ou à des soirées tranquilles ; la fête, ils ne voient même pas de quoi on parle. Une grande partie des jeunes aujourd'hui font la fête, sortent, vont dans des bars, dans des boîtes, des squatts, des appartements vides, mais ponctuellement ; et une fraction des jeunes, que j'évalue à peu près à 10 ou 15 % (on peut vraiment discuter de ce pourcentage, car c'est un peu à la louche), en regardant un certain nombre d'enquêtes, en comparant avec des statistiques sur la consommation d'alcool ou de drogue, que j'évalue ce milieu hyper festif à 10 ou 15 %.

Pour pouvoir rechercher, pouvoir interviewer les jeunes qui s'adonnent très fréquemment à des pratiques festives, dans 5 villes de France, avec l'aide d'un institut qui s'appelle le CREDOC, qui fait des enquêtes sur la consommation et sur les pratiques de loisirs, nous avons trouvé dans ces 5 villes, Marseille, Paris, Saint-Étienne, Amiens et Tours, des villes avec des composantes sociologiques et des tailles tout à fait différentes, par le biais de la réputation, trouvé une centaine de jeunes que nous avons interviewés, seuls, en groupe ; nous avons fait un très gros travail sur ces jeunes dont l'âge était compris entre 18 et 24 ans. Comme l'enquête était financée par la Déléguée interministérielle à la sécurité routière, la question de la conduite sur les routes au petit matin et des accidents était une chose importante ; mais si l'on réfléchit sur les fêtes aujourd'hui, il faut commencer avant et dire que l'âge où l'on fait la fête est vraiment plutôt entre 15-16 ans et peut aller entre 25 et 30 ans ; ce qu'on appelle la « post-adolescence » aujourd'hui, toute cette période de latence qui va du bac, du niveau bac, ou même un peu avant, disons de la seconde, jusqu'à la fin des études jusqu'au moment où l'on trouve vraiment un travail, que l'on s'installe dans une vie vraiment d'adulte, avec le statut d'adulte, l'autonomie d'adulte, c'est aujourd'hui une période qui s'étale sur beaucoup d'années ; le développement des fêtes, de mon point de vue, est aussi articulé avec le développement de ces années d'indétermination qu'on appelle, pour aller vite, « la post-adolescence ».

On s'est intéressé à ces jeunes qui font des fêtes, pas du tout que des rave parties, qui ne comprennent qu'une petite fraction des fêtes ; les jeunes se retrouvent dans des appartements vides, dans des boîtes, dans des terrains, par exemple à Paris sur le Champ de Mars, à Rennes dans la Rue de la Soif, il y a plein d'endroits où l'on peut être avec ses amis, boire, la plupart du temps écouter de la musique et délirer. Je vais utiliser beaucoup ce mot ce soir ; au fil de mon enquête, c'est peut-être le mot qui est le plus pertinent pour décrire ce qui se passe dans ces soirées.

Je me félicite, c'est facile, car maintenant que je l'ai fait, on peut toujours se féliciter de ce que l'on a fait, je trouve qu'étudier les fêtes, c'est un bon prisme pour saisir, pour comprendre la jeunesse, cette fraction d'âge entre 16 et 25 ans ou 16 et 30 ans ; car en faisant parler ces jeunes, en leur faisant évidemment décrire leurs soirées, en leur faisant décrire leurs rapports au reste de la vie, c'est-à-dire aux études, le rapport à la famille, le rapport au travail s'ils ont du travail et plus largement, ce qu'ils pensent de la société, la politique, c'est une enquête très approfondie sur ces jeunes qui sont très parties prenantes des fêtes, pour les détecter, on avait un questionnaire ; j'étais partie sur l'idée de faire une étude sur les fêtes du samedi soir ; en réalité, ces jeunes qui sont très festifs font des fêtes plus qu'un seul soir par semaine ; c'est en général 2 ou 3 soirs par semaine, c'est ainsi que je me suis rendue compte que mon étude devait porter plutôt sur les jeunes qui étaient vraiment très incrustés dans la culture de la fête, au point de faire de manière absolument rituelle toutes les semaines, et la plupart du temps plusieurs fois par semaine, plutôt dans la seconde partie de la semaine d'ailleurs, des soirées, des sorties, des sorties avec des amis et en général des soirées très arrosées.

En s'intéressant aux rituels de fête de la jeunesse, on peut appréhender et comprendre bien des tendances qu'aujourd'hui on répertorie dans la société : l'accroissement de la consommation d'alcool fort, le fameux binge drinking dont on va parler, la banalisation de la prise de cannabis, le fait que la jeunesse contribue beaucoup à la mortalité sur les routes le week-end, beaucoup plus que toute autre classe d'âge, c'est un fil pour comprendre la jeunesse d'aujourd'hui à bien des égards, même si, je le répète quinze fois, je n'ai travaillé que sur la fraction la plus festive de la jeunesse, mais ce faisant, d'une certaine façon, j'ai tiré un enseignement me semble-t-il beaucoup plus global sur la jeunesse.

D'abord, les fêtes : toutes les sociétés ont des rituels de fête, les sociétés primitives, les sociétés traditionnelles, ce n'est donc absolument pas nouveau de s'intéresser aux fêtes dans les sociétés ; ce sont d'ailleurs plutôt les anthropologues, qui eux travaillent sur les sociétés primitives, qui analysent donc de manière très fine tous ces rituels ; il est vrai que les sociologues (pour revenir à ce que je disais tout à l'heure) s'intéressent très peu à ce phénomène, ne serait-ce peut-être que parce que

c'est assez difficile à cerner ; ces fêtes, pour une part, nous allons le voir, sont des activités de la jeunesse et se déroulent de manière relativement clandestine, même si maintenant, avec les apéros géants, c'est au contraire une volonté de s'afficher dans les centres villes ; mais les fêtes que j'ai examinées étaient plutôt des fêtes clandestines, relativement clandestines, elles n'étaient pas affichées clandestines, mais les adultes, la société adulte n'a pas trop envie de savoir, ne sait pas beaucoup et les jeunes n'ont pas non plus envie beaucoup d'en parler notamment aux adultes ; c'est quelque chose qui est vraiment interne à la culture de la jeunesse.

Ce que l'on peut voir d'abord, je saute toutes les fêtes traditionnelles, primitives, les fêtes du Moyen-Age, etc., j'arrive à la société contemporaine ; dans la société contemporaine, d'abord, il faut se dire que l'on pratique la fête incroyablement tôt ; il y a une culture de la fête chez les très jeunes, chez les enfants ; les anniversaires aujourd'hui, qui n'a pas eu son anniversaire avec des fêtes, de la pêche à la ligne, des ballons rouges, etc. Les parents se font presque un devoir d'organiser des pratiques festives pour leurs enfants, même très jeunes.

Beaucoup d'entre vous sont des praticiens de la jeunesse, qui fréquentent des jeunes, qui sont jeunes, la jeunesse commence très tôt ; on fait des fêtes enfantines dans le tout jeune âge et assez tôt commencent les boums ; avant, c'était à 15-16 ans, maintenant, on commence plutôt des boums vers 10-11 ans ; c'est assez innocent, mais il y a de la musique, on boit un peu, les parents sont dans les coulisses, on danse ; on rentre dans la pré adolescence beaucoup plus tôt qu'auparavant et notamment par ces pratiques de sociabilité pré adolescentes, plutôt encadrées par les parents ; on boit du Coca-Cola, les parents sont dans les coulisses, mais on danse ; ensuite, très tôt, on commence à entrer dans la culture de la fête, vers 15-16 ans ; l'âge souvent cité est la seconde ; ce n'est évidemment plus du tout avec les parents, on sort, des fêtes sont organisées chez tel copain, dans tel appartement ou dans tel lieu public ; elles ont lieu plutôt le samedi soir, éventuellement le vendredi soir ; à cet âge, on dit aux parents « on sort » et la seule chose qui se négocie vraiment est l'heure de retour ; mais une heure de retour du genre avant minuit est considérée plutôt comme ringarde ; il y a donc des négociations très fortes sur les heures de retour. On commence à boire, danser, la musique, etc.

A partir de 18 ans, les parents ne contrôlent plus rien, les horaires de rentrée ne sont plus du tout discutés, cela va de soi, les jeunes sortent ; même à la limite, des jeunes qui ne participeraient pas à cette sociabilité intense de la jeunesse paraîtraient très solitaires, ceux qui ne vont jamais dans les fêtes paraîtraient presque marginaux ou inquiétants ; j'exagère un peu en disant « inquiétants », mais disons que c'est plutôt la norme, à partir de 18 ans, on sort, on n'a de compte à rendre à personne ; vous me direz, on est adulte et les fêtes durent très tard, on rentre plutôt au petit matin. Les périodes où l'on fait le plus la fête, d'après mon enquête, ce sont les périodes de 18 à 21 ans ; ensuite, on peut continuer à faire la fête ; mais j'expliquerai pourquoi, il y a cet âge, de l'année du bac jusqu'aux premières années d'université. Il y a une sorte de concentration, de mobilisation sur la question des fêtes.

Ce qui apparaît dans ces fêtes, ce qui a évidemment énormément inquiété les parents, les pouvoirs publics, ce sont les consommations que l'on y effectue ; je vais parler tout de suite de l'alcool, car en réalité, il est plus important que les autres drogues ; on ne peut pas faire la fête sans alcool ; je ne sais combien de jeunes dans l'enquête nous ont dit : « on peut effectivement faire la fête sans cannabis, ou sans drogue, mais l'alcool est l'ingrédient absolument indispensable ».

Quelques mots sur le développement de la consommation d'alcool des jeunes ; voilà comment cela se passe à peu près : en fait, la société française consomme infiniment moins d'alcool qu'elle n'en consommait voici 30 ans ; pour vous donner un seul chiffre, dans les années 70, on vendait en moyenne pour les personnes de plus de 15 ans, par an, 23 litres d'alcool ; en moyenne, un adulte français avait chez lui et achetait 23 litres d'alcool ; cela ne veut pas dire qu'il les buvait entièrement ; aujourd'hui, on achète en moyenne 12 litres d'alcool par adulte de plus de 15 ans et par an ; on voit donc la baisse de la consommation moyenne ; vous le voyez vous-mêmes, il y a beaucoup moins une consommation quotidienne ; en revanche, deuxième aspect, on boit de l'alcool de plus en plus tôt ; cela va avec ce que je disais tout à l'heure, c'est-à-dire que dès 14-15 ans, dans ces premières fêtes autonomes, on consomme déjà de l'alcool ; c'est quelque chose de banalisé, accepté, toléré par la société et aussi par les parents.

Troisième point, on a plus souvent des ivresses régulières ; ce qui se développe, ce sont les ivresses qui représentent les ivresses régulières, 10 ivresses au cours d'un mois ou plus ; elles concernent quand même 12 % des garçons et 4 % des filles. Toutes les données concernant les consommations d'alcool ou de cannabis sont plus élevées pour les garçons que pour les filles, même si les filles font aussi la fête, j'en parlerai.

En revanche, ce que l'on voit vraiment se développer, c'est le fameux binge drinking ; la dernière enquête sur la consommation d'alcool qui date de 2008 en France, 27 % des garçons de 17 ans et à nouveau, 11 % des filles, avaient connu trois fois ou plus des soirées très arrosées (5 verres ou plus) dans le mois précédant l'enquête ; une autre étude internationale le montre, les modalités de consommation de l'alcool et pour la jeunesse en particulier se sont profondément transformées ; les jeunes ne sont absolument pas alcooliques, à part sans doute évidemment une petite partie, ceux qui ont des ivresses régulières ; le binge drinking est la chose suivante : prendre très rapidement des verres d'alcool fort pour se mettre dans un état second ; ce sont des pratiques très développées en Suède, dans les pays scandinaves ou en Angleterre ; la France ne connaissait pratiquement pas cela ; de mon point de vue, ce binge drinking est à mettre totalement en corrélation avec ces sorties, ces pratiques de fête.

Cette enquête internationale dont je vous parlais tout à l'heure, montre que la France rejoint en matière de binge drinking les pays Scandinaves qui étaient très réputés pour ce type de consommation. Parallèlement, prenons la consommation de cannabis ; on le sait, depuis les années 90, la consommation de cannabis s'est très largement banalisée ; pratiquement tous les jeunes à 18 ans ont au moins une fois fait l'expérimentation ; la dernière étude de 2008 montre que 30 % des garçons et 20 % des filles avaient pris du cannabis le mois précédant l'enquête, ce qui fait un taux assez important, et 10 % des jeunes garçons prennent régulièrement du cannabis ; c'est beaucoup moins pour les filles, 5 % ; c'est la moitié.

Éléments intéressants : deux choses importantes, les jeunes Français sont les premiers consommateurs de cannabis en Europe, mais cette consommation est plutôt en régression ; la dernière enquête de 2008 (je ne sais absolument pas si cette tendance a perduré) dit qu'il y avait eu une baisse de 30 % de consommation de cannabis ; néanmoins, nous avons deux particularités en France, et je renvoie cela évidemment aux personnes qui travaillent dans des administrations ou qui réfléchissent aux politiques publiques, nous avons le record de consommation de cannabis en Europe, même si c'est un peu en baisse ; un exemple : les Suédois, qui boivent beaucoup, ne prennent presque pas de cannabis ; la consommation le mois précédant l'enquête internationale dont je parlais tout à l'heure, 3 % des Suédois avaient pris du cannabis, alors que pour les Français, ils étaient presque un tiers à en avoir pris dans le mois précédent.

Nous cumulons le cannabis, premier consommateur, et le développement fort du binge drinking, en rejoignant un peu les consommations de la Suède ou des pays Scandinaves ; tout cela forme un système ; en réalité, c'est dans des fêtes qui se déroulent en des lieux, avec un nombre de personnes très variable, ce peut être des fêtes avec 10 personnes, comme ce peut être des fêtes avec plusieurs milliers de personnes ; ces pratiques de sorties entre jeunes sont devenues quand même très courantes, et très courantes pour une fraction de la jeunesse.

Je vais vous décrire les rituels de ces soirées, comment cela se déroule ; j'imagine qu'il y a plein d'experts ici, je vais confronter les résultats de mes enquêtes avec les experts ; d'abord, quand vous interrogez les jeunes, qui sont les très festifs, les 10 ou 15 %, sur le reste de leur vie : les études, le travail, le quotidien, les relations avec la famille, il n'y a rien à dire, rien ; cela ne suscite aucune conversation particulière ; c'est simple, plusieurs de ces jeunes disent : « la journée, il n'y a rien » ; en revanche, ils anticipent fortement sur ces soirées à venir ; il y a à la fois un train train quotidien assez morne, on s'intéresse autant qu'il le faut, pas plus, on est un peu obligé ; en revanche, les sorties de la fin de semaine sont l'occasion de beaucoup de projections : que va-t-on faire ? Où va-t-on aller ? Toute l'émotion, les réflexions, les pensées, sont portées (cela veut dire que cela occupe une place très importante, même si cela n'occupe que 2 ou 3 soirs par semaine) sur cela ; en terme de mobilisation psychique, c'est très important ; c'est d'abord cet aspect des choses qui frappe.

Deuxième point, qui n'a rien à voir avec les apéros géants, un des aspects intéressants de la fête, c'est que l'on sait que l'on va sortir, on sait d'ailleurs en général les personnes avec qui l'on va sortir, car on sort avec des affidés qui comme vous adorent la fête, c'est avec un groupe d'amis ; on ne va

pas demander à quelqu'un qui déteste sortir et boire de venir avec vous ; ce sont des gens qui se reconnaissent entre eux ; on sort avec des amis, un peu toujours les mêmes, qui sont très banalement les amis du lycée, les amis de l'université, du travail ; c'est le groupe d'amis, ce sont les mêmes avec lesquels on commence un groupe sur Facebook aujourd'hui ; on sait que l'on va sortir, mais on ne sait pas ce que l'on va faire ; dans le plaisir de la fête, il y a le plaisir de l'improvisation ; on sait qu'au dernier moment, on appelle, on s'appelle ; quand j'ai fait l'enquête, il n'y avait pas Facebook ou pratiquement pas ; on s'appelle par téléphone, par SMS et c'est au dernier moment que l'on décide vraiment ce que l'on va faire, où on va aller, par où commencer, chez qui se rencontrer, etc.

Cette espèce d'articulation existe, entre une certitude de la fête et l'improvisation de la dernière minute ; comme je le disais tout à l'heure, les relations avec la famille, si l'on habite encore chez les parents (et à cet âge, 18 ans, il y a encore une énorme partie des jeunes qui habite chez leur famille, à 20 ans, il y en a moins) on les prévient que l'on sort, sans plus. Pour le reste, si on n'y habite pas, on n'a évidemment aucune autorisation ou quoi que ce soit à demander. On sort, mais l'on ne dit rien. Ce sont des virées nocturnes en général, car on va rarement à un seul endroit ; la nuit, on se déplace, d'où le problème d'ailleurs des voitures et des accidents. On en parle peu ; on a une complicité avec les amis avec lesquels on fait la fête, mais pour ce qui est du monde adulte, on rend compte de très peu de choses ; les jeunes disent « on ne veut pas effrayer nos parents », d'abord ; mais aussi parce qu'ils considèrent que c'est de l'ordre de leur vie à eux, leur culture, leur vie de jeunesse et les adultes n'ont pas à être tenus au courant de ce qui se passe ; il y a un côté clandestin ; on n'affiche pas que c'est clandestin, simplement on en parle très peu ; les parents, ce qui est intéressant aussi, au retour, demandent peu de choses ; ils n'ont pas non plus envie de savoir, c'est la première chose ; l'autre chose est que dans la société contemporaine, la pression des parents, le contrôle, se porte sur d'autres aspects de la vie, notamment la vie scolaire, ou la vie universitaire, et donc, il est acquis aujourd'hui qu'il y a vraiment un secteur, un moment où on lâche les jeunes, où on les laisse se lâcher, où on ne leur demande pas de compte, on n'exerce pas vraiment de contrôle ou de pression sur ces soirées du vendredi soir ou du samedi soir ; cela explique qu'il y a finalement une sorte de non dit, que l'on ne sait pas vraiment ce qui s'y passe.

Comment cela se déroule ? En général, on se rencontre chez quelqu'un, dans un appartement, on se prépare, on va acheter de l'alcool dans un supermarché car cela coûte moins cher que l'acheter dans une boîte ou un bar ; on prépare ses munitions, si l'on emporte du cannabis, etc. ; et l'on commence à se chauffer, on commence à boire quelque part, dans un appartement ; ce n'est pas absolument tout le temps comme cela, mais en général, on se rencontre vers 8 ou 9 heures chez quelqu'un, on se chauffe, on se prépare, et ensuite on sort ; on peut aller dans un autre appartement, une boîte, un lieu festif ; et cela se déroule toute la nuit ; la plupart du temps, on ne reste pas au même endroit ; la plupart de ces virées se déroulent dans au moins 2 endroits ; on va dans un appartement, ensuite on va dans un endroit autre, un autre appartement, une boîte ; ainsi, on peut la nuit aller dans différents lieux et même faire beaucoup de kilomètres ; des jeunes font des 20, des 100 kilomètres la nuit pour aller d'un lieu à un autre, d'où évidemment certains problèmes.

On sort en bande ; ce ne sont évidemment pas des bandes structurées : ce sont les pairs, les amis ; il n'y a aucune hiérarchie dans cette idée de bande ; la question de la musique est très importante. Et ce qui est important dans ces bandes, ces groupes de pairs, c'est que l'on est dans le même état d'esprit ; on est entre soi ; l'idée n'est pas tellement de rencontrer de nouvelles personnes, même si à l'occasion, cela peut arriver, mais ce ne sont pas des fêtes pour aller trouver un partenaire ou de nouveaux amis ; ce sont des fêtes où l'on parle entre soi, on délire entre amis ; évidemment, il y a de bons délires et de mauvais délires ; on parle de soi, on n'y va pas vraiment pour rencontrer quelqu'un. Avant de sortir, on se prépare ; je reviens au début de la fête ; on s'habille ; ce sont des soirées conçues ainsi : on se change, on se maquille pour les filles, les garçons mettent de la laque ; un jean de week-end, ce n'est pas le même jean que celui de la semaine ; il y a une sorte de préparation physique ; l'objectif n'est pas vraiment de l'ordre de la séduction, mais il y a une préparation physique qui est indéniable.

Qu'est-ce qui est si merveilleux, si excitant, que vient-on chercher ? On vient chercher le fait d'être une autre personne, on change d'identité ; vous le retrouvez dans tous les rituels de fêtes, y compris les fêtes primitives évidemment, on se transforme, on est donc désinhibé, on a le sentiment d'être plus authentique, on s'exprime comme on ne le fait pas dans la vie courante ; on se construit une identité qui est parfois une identité rêvée ; je me souviens à Marseille que l'on a interviewé un jeune garçon qui faisait des études d'informatique, qui était vraiment jeune, potache, qui travaillait beaucoup, sérieux comme ce n'est pas possible, c'était un grand fêtard aussi, et dans ces soirées, il devenait le

boute-en-train, le leader du groupe, celui qui fait n'importe quoi, qui fait rire tout le monde, une personnalité dont à aucun moment vous ne pouvez imaginer, quand vous l'avez en face de vous, qu'il puisse être comme cela.

On transgresse évidemment les interdits du jour ; on a un sentiment fort de puissance, car le monde dort, on a la ville pour soi, on a le monde pour soi, il n'y a pas le regard d'autrui, les flics sont couchés, on cesse de s'autocensurer, on se défoule, on se lâche, on fait des excès, on s'éclate, on fait les cons dans la rue ; cela donne lieu aussi à des actes un peu fous, qui paraissent vraiment de l'ordre du potache, on déplace des poubelles, on chante à tue tête, on se déshabille, enfin, on prend possession de l'espace urbain et on fait n'importe quoi ; on se lance des vanes ; c'est beaucoup la culture des jeunes garçons, celle du « branchage » réciproque où l'on se moque les uns des autres et où l'on rit les uns des autres. On se relâche.

D'une certaine façon, c'est déjà un peu une apothéose du présent ; on est à ce moment-là, c'est pourquoi d'ailleurs il n'est peut-être pas étonnant que le reste de la semaine n'évoque pas grand-chose chez les jeunes, car c'est à ce moment là qu'ils disent être eux-mêmes. Ensuite, le retour ; évidemment, dans ces soirées, on se métamorphose, on est un autre, on se lâche, on rigole, on fait n'importe quoi, évidemment on danse beaucoup ; on danse seul, autiste, à côté des autres, avec une musique en général complètement assourdissante ; car ce sont des fêtes où la question des sensations est importante ; les sensations, c'est évidemment l'alcool, la drogue si l'on en prend, c'est la musique assourdissante ; on se met dans un état second.

Le retour : comment sort-on finalement de ce chaos ? Le retour de soirée est un instant tout à fait crucial ; ce n'est pas du tout un atterrissage en douceur dans la réalité, mais on prolonge, notamment en rentrant chez soi, la magie erratique de la nuit ; si vous demandez aux jeunes, quand ils rentrent chez eux, il n'y a pas de problème, ils mettent leur ceinture de sécurité, ne conduisent que ceux qui n'ont pas bu, il y a le capitaine de soirée, dont tout le monde vous parlera, c'est absolument formidable, etc. En réalité, tous les jeunes pratiquement que nous avons interviewés, c'est-à-dire une centaine, décrivent des retours de soirée où ils ont évidemment conduit en ayant bu énormément, en étant complètement « biturés », « défoncés » comme ils disent ; ils ont des paroles parfois totalement irrationnelles « le cannabis me permet de mieux négocier un virage » ou l'alcool ; ils ont des considérations pour comparer l'un et l'autre ; et ils racontent leurs retours de soirée un peu comme des faits d'arme ; on a défié le danger, c'est cela qui grise, on s'est fait peur, on ne s'est pas fait prendre par les flics, on a manqué de se tuer, mais finalement on ne s'est pas tué ; on s'est éventuellement fait prendre, on a soufflé dans le ballon, mais finalement, on n'a pas eu d'amende formidable, on a échappé à quelque chose, le permis n'a pas été retiré.

On raconte des exploits et les malheurs auxquels on a échappé, même si certains d'entre eux quand même ont eu des amis qui ont eu des accidents graves ; il y a un aspect un peu jubilatoire à réfléchir aux dangers auxquels on s'est exposé, à ce qui aurait pu arriver et à ce à quoi on a échappé ; ouf, on vit ; il y a un sentiment assez ambigu sur l'horreur qui vous a été épargnée finalement. En plus, ils conduisent souvent en état d'ébriété ou en ayant pris du cannabis et ils disent souvent : « je ne sais même pas ce que l'on a fait, on a eu un trou noir » ; « trou noir » est quelque chose qui est très souvent cité ; on a conduit pendant longtemps pour rentrer chez soi, en fait, on ne sait pas ce que l'on a fait ; cela fait partie de ces éléments, de ces faits d'armes que l'on explique quand on est sobre, quand on dit « je n'aurais jamais dû », « je me suis fait peur », « je ne ferai plus jamais cela », « jamais plus » dit-on à chaque fois, et finalement, ils le refont.

Ce qui est intéressant aussi, ce sont les lendemains de fête ; je ne sais s'il y a des représentants des professions médicales, mais les lendemains de fête ne sont pas neutres ; le dimanche est une journée perdue, c'est absolument sûr ; on dort toute la journée ; on est très mal physiquement, on est épuisé ; on a la gueule de bois, on vomit, on a mal à l'estomac, on a mal aux cheveux, on ne peut rien manger, on se sent moche, on sent mauvais, bref, le retour sur terre n'est jamais serein et il y a des redescendes de la drogue qui peuvent être tout à fait cruelles.

Mais il y a eu un effet de malmener, d'exténuer son corps, de s'être imposé une épreuve physique et psychologique ; de cette épreuve, certains ressortent le lendemain ou le surlendemain ragouillis, comme s'il y avait une régénérescence à la suite de cette pratique extrême, de ces épreuves auxquelles on s'est soumis volontairement ; d'autres au contraire sortent dans une sorte de dépression, s'abîment dans le regret, dans la culpabilité, mais aucun de ces jeunes ne dit « j'arrête » ;

la plupart du temps, ils repartent la semaine suivante et ils n'ont pas l'intention de renoncer à de telles libations ; en tout cas, quand on a 20 ans, on ne dit pas qu'un jour on va arrêter de faire la fête. Peut-être qu'un jour on l'arrête, mais à 20 ans, on a l'impression que c'est pour toute la vie.

Qui sont ces tuffeurs, ces jeunes qui s'adonnent à ces pratiques extrêmes ? C'est vraiment la jeunesse de la France contemporaine ; ce ne sont absolument pas des jeunes issus de milieux désocialisés, ou de milieux mal intégrés ; la plupart ont des parents, parfois divorcés, mais qui travaillent ; cette population dont j'ai suivi le parcours, à 80 % sont soit niveau bac soit sont après le bac ; ce ne sont absolument pas ces fameux 150.000 jeunes dont on dit qu'ils sortent de l'école tous les ans sans aucun diplôme ou tout juste avec le brevet, ce ne sont pas du tout ces jeunes, ce sont des jeunes de petits milieux, classe moyenne, classe ouvrière mais avec des parents qui travaillent ; d'ailleurs, pour faire la fête, il faut bien reconnaître qu'il faut avoir des moyens financiers ; les moyens financiers, ce n'est pas du tout nécessairement la famille ; beaucoup de ces jeunes ont de petits boulots, surtout s'ils sont étudiants, l'immense majorité, d'une façon ou d'une autre trouvent de l'argent par ses propres moyens ; mais ces jeunes sont vraiment à l'image de la France, dans un univers plutôt de consommation ; la moitié d'entre eux avaient une voiture à leur disposition ; pas nécessairement leur voiture, mais la voiture de la famille, ce qui explique qu'ils peuvent évidemment bouger ; c'est tout à fait à l'image de la France, de la jeunesse étudiante, du niveau bac, de la France banale.

Deux éléments : il y a un peu plus de garçons que de filles, mais ce ne sont absolument pas des événements manifestants de virilité ; il y a quand même toujours des filles ; quand les filles sont dans ces bandes, elles boivent et participent de la même façon que les garçons ; c'est un peu plus masculin, mais il y a beaucoup de pratiques de l'adolescence et de la post-adolescence qui sont différentes, selon que l'on est une fille ou un garçon ; ce sont quand même des pratiques mixtes, même s'il y a plus de garçons.

Deuxième chose importante : un élément distinguait ces jeunes de la jeunesse française moyenne, ce sont des jeunes qui, pour presque tous, avaient redoublé une classe ou plusieurs classes, des jeunes qui, dans le système scolaire, non pas qu'ils l'avaient abandonné, mais ils le suivaient un peu cahin caha ; d'ailleurs, une partie importante de ces jeunes, soit était au niveau bac, passaient leur bac, soit étaient dans les 2 premières années d'université, et plutôt dans des filières qui ne sont pas les plus recherchées par les employeurs, sciences humaines, lettres, pour devenir professeur de gymnastique, les ETAPS ; comme vous le savez, dans les 2 premières années d'université, souvent on échoue à ses examens. D'abord, il y a pour le coup un taux de redoublement absolument énorme, ou réorientation, ou arrêt d'étude ; les 2 premières années d'université, encore plus la première que la seconde sont des années très turbulentes, en tout cas dans le système scolaire français ; chez ces jeunes et chez des jeunes étudiants en médecine, c'est un peu une tradition. Depuis le Moyen-Age, les étudiants en médecine font la fête de façon orgiaque, depuis toujours.

Avant d'entrer dans mon système explicatif, je vais donner quelques éléments sur les apéros géants, puisque vous avez mis cela dans le titre ; ils ont émergé au printemps 2010 et sont au croisement de cette culture de la fête qui existe à mon avis très largement depuis une quinzaine d'années, qui s'est développée, qui apparemment continue de se développer et de la pratique de Facebook qui n'existait pas quand j'ai fait mon enquête ; avec la puissance virale de Facebook vous pouvez en quelques minutes ou heures inviter énormément d'amis ; je pense que les apéros géants sont une nouveauté, car ils utilisent la logique Facebook et sont en relation assez forte avec la culture Facebook ; à savoir, l'idée de la compétition, c'est-à-dire le plus grand nombre d'amis, ou le plus grand nombre de personnes que l'on arrive à réunir, c'est la première chose. Autre chose, la culture d'Internet, qui est une culture de la gratuité ; dans ces apéros géants il n'y a pas un encadrement commercial ; on y va, on achète 10 bouteilles et on y va ; c'est un peu la même culture de « on se débrouille soi-même et c'est gratuit » ; un autre aspect, très dans la culture Facebook, c'est transparent, alors que les fêtes que j'ai étudiées sont plutôt des fêtes clandestines, maintenant avec Facebook, les fêtes sont sur tous les murs Facebook ; cela fait l'objet de photographies, on se les fait circuler ; alors que les fêtes d'aujourd'hui, en tout cas vis-à-vis des adultes, étaient clandestines, aujourd'hui, elles sont moins clandestines par le biais des photos, du nombre incroyable de photos qui circulent autour de ces fêtes ; c'est effectivement quelque chose de nouveau, qui n'existait pas auparavant.

J'ai tendance à ne pas être sûre du tout que les apéros géants continuent de se développer, car il n'y a pas de musique ; or, dans les fêtes que j'ai étudiées, les questions de musique, de danse, de tout ce

qui est sensoriel, était très importantes ; il n'y a pas cela ; il y a une sorte d'affichage dans les centres-villes de cette jeunesse qui se regroupe massivement. Par rapport aux autres fêtes, l'analyse que j'en fais est que c'est une volonté de s'afficher, de se montrer, de faire du bruit médiatique, autour d'un événement créé par les jeunes qui pour le coup, là, devient très visible ; je ne sais pas si cela va beaucoup continuer ; ce sont juste des rassemblements entre amis, mais il n'y a pas tout l'élément du corps qu'il y a avec la musique, que l'on retrouve dans la plupart des autres fêtes.

Je peux développer ensuite, mais je vais rentrer maintenant dans le système explicatif ; pourquoi toutes ces fêtes aujourd'hui et quel est l'arrière-fond social que l'on peut mettre derrière tout cela ? Ce qui m'a frappé dans l'enquête était le taux de redoublement, le fait que c'était des jeunes qui n'étaient pas des exclus du système scolaire, des jeunes qui étaient dans le système scolaire, mais qui avançaient plutôt lentement, pas la course de vitesse à laquelle se donnent les bons élèves. Cela m'a amenée à beaucoup réfléchir sur la situation paradoxale de la jeunesse aujourd'hui dans nos sociétés ; l'école, l'éducation est devenue dans nos sociétés incroyablement centrale dans la période de la jeunesse, cette période de formation ; voici 30 ans, un jeune qui ne réussissait pas bien sa scolarité trouvait quand même dans le monde actif un emploi ; comme c'était la majeure partie des jeunes, ne pas avoir de diplôme, ou être en dessous du bac, n'était en rien anormal, et les jeunes arrivaient à s'intégrer dans la vie active sans cela.

Aujourd'hui, nous sommes dans un monde complètement différent, avec la mondialisation, le développement du capitalisme, etc. ; la compétition des pays dans une économie ouverte se fait sur le niveau d'éducation moyen d'un pays ; aujourd'hui, tout jeune qui aspire quand même à trouver du travail doit avoir un bagage scolaire relativement développé ; il doit évidemment maîtriser tout un ensemble de savoir ; il faut qu'il ait le bac ; aujourd'hui, 65 % d'une classe d'âge obtient le bac et 72 % d'une classe d'âge va jusqu'au bac ; il y a une sorte de parcours obligatoire qui devient absolument nécessaire si l'on veut un jour prétendre à s'insérer, à s'intégrer dans les sociétés contemporaines, modernes ; pour s'inscrire dans ces sociétés modernes, pour pouvoir répondre aux demandes du système scolaire, pour pouvoir aller jusqu'au bac, passer le bac et entamer des études supérieures, il faut avoir un contexte à la fois social, culturel, familial, qui soit favorable ; et ceux qui n'arrivent pas à suivre de façon simple ce système scolaire ont, par rapport à l'école, un rapport très compliqué ; on voit se développer plusieurs choses : l'obsession scolaire, tout le monde est obsédé, les parents les premiers, le suivi des notes, c'est devenu le sujet, un sujet de société absolument incroyable ; on ne parle pas que de cela mais beaucoup de cela dans les familles ; ensuite, apparaissent des pathologies qui n'existaient pas tellement ou n'étaient pas tellement prises au sérieux : la phobie scolaire ; vous demandez aux enseignants : j'ai fait cette année, début juin, un documentaire pour France Culture, sur les conseils de classe ; quand vous entendez les profs, lycée banal complètement à Paris, pas un grand lycée, mais un lycée tout ce qu'il y a de plus moyen, « untel a complètement décroché », « untel ne vient plus » ; il y a donc deux éléments : l'absentéisme scolaire dont toutes les statistiques montrent qu'il augmente, et deuxièmement la phobie scolaire d'un certain nombre d'élèves ; ils n'arrivent pas à suivre, en tout cas, ils n'ont pas les conditions, ou sociales, ou familiales, ou culturelles, pour faire de bonnes études ; par exemple, il est mieux d'avoir une chambre à soi, pour ne prendre que cela, pour être tranquille ; avoir des parents qui s'intéressent, un environnement familial qui est là, qui est quand même présent, qui peut vous suivre, etc.

Au total, pour une partie des jeunes, cette compétition obligée dans les sociétés développées, la France est particulière, mais quand même cette idée du poids de l'éducation, tous les pays développés ont un peu le même problème finalement, c'est quelque chose qui pèse beaucoup sur les épaules des familles et des jeunes en particulier ; cela explique le besoin d'exutoire très fort qu'il y a dans le monde des loisirs pour lequel, je vous l'ai dit tout à l'heure, les adultes lâchent la bride ; on ne peut pas mettre partout comme cela des contrôles ; c'est leur monde à eux, et finalement, tout le monde sait tout à fait bien l'accepter.

La particularité du système scolaire français, outre que comme dans tous les pays développés, il faut un niveau d'éducation, est qu'il est encore plus compliqué, plus oppressif que d'autres ; il fonctionne à deux leviers ; quand vous êtes dans les toutes petites classes, vous fonctionnez à la pensée Dolto ; c'est « sois toi-même », « développe tes potentialités », « sois créatif », « sois authentique », « exprime-toi », etc. ; l'enfant est une personne, l'enfant désiré, et les parents ébaudis devant cette créature pleine d'imagination que l'on souhaite.

Dès que vous entrez dans le système primaire, même dans le primaire, en revanche, le système scolaire français est un système hautement compétitif ; même si l'on dit que c'est partout pareil, l'élitisme républicain, toutes les écoles, le même diplôme, etc., en réalité, par la voie des filières, par la voie des établissements, c'est un système incroyablement sélectif avec comme objectif d'aboutir au niveau du bac à avoir 10 % de la population scolaire qui sera sélectionnée pour aller dans les fameuses écoles préparatoires. Ces écoles préparatoires, cela concerne entre 5 et 10 % de la jeunesse ; mais tout est organisé autour de cela ; le reste, c'est 90 % des jeunes ; le système scolaire français fonctionne à une injonction paradoxale ; au départ, il y a l'idée qu'il faut vraiment être soi-même, développer notamment ses compétences de créativité mais aussi de sociabilité ; cela rejoint des travaux sur Facebook ; aujourd'hui, pour réussir dans la vie, non seulement il faut avoir un bon niveau d'éducation, mais il faut être sociable ; un enfant qui n'est pas sociable est un enfant inquiétant ; les parents se demandent quoi faire justement pour le mettre en contact avec d'autres, etc. d'où le succès invraisemblable de Facebook qui est un moyen de contact en contact.

Il y a cet aspect, à côté de cela, c'est quand même un système assez rigide du point de vue de ce que l'on vous demande, qui fonctionne plus à la sélection qu'à l'intégration. Le système scolaire est assez pénible à assumer pour les jeunes Français ; je le dis d'autant plus que nous sommes les seuls dans ce cas ; comment devient-on adulte ? En France, on devient adulte, en trouvant une place via le système éducatif, le diplôme que vous aurez entre 20 et 25 ans va, pour une très large part, déterminer la place que vous allez occuper dans la société ; ensuite, il faut savoir très vite ce que l'on va faire ; cette sélection est très en amont ; si vous avez un an d'avance, c'est d'ailleurs plutôt un très grand avantage ; ensuite, on ne rebat pas les cartes ; une fois que vous êtes rentré, il n'y a pas de seconde chance ; il y a des pays où l'on peut commencer des études de médecine à 29 ans, personne n'est écroulé de stupéfaction ; en France, c'est une sélection très précoce et on se place par le système scolaire ; au Danemark, si vous prenez une comparaison, le système scolaire est beaucoup plus intégratif, et à 20 ans, ce qui vous permet de devenir adulte est que la société vous donne, les parents, il y a aussi des allocations d'autonomie, plusieurs années pour vous trouver ; en général, vous arrêtez quelques années, vous voyagez, vous travaillez un peu et après, vous pouvez reprendre des études ; on vous donne donc du temps pour vous trouver. En Angleterre, comment devenir adulte ? C'est tout à fait différent encore ; après les études de niveau bac, les études secondaires, en Angleterre il faut que vous fassiez la preuve que vous pouvez être autonome économiquement, très vite montrer que vous pouvez, en trouvant un emploi, être autonome et les études sont moins importantes ; c'est donc l'autonomie financière qui détermine votre capacité à être ou non adulte.

En Espagne, vous devenez adulte le jour où vous quittez votre famille pour créer une autre famille ; les jeunes restent très longtemps dans les familles ; ils peuvent faire des études, travailler, ils ne deviennent vraiment adultes que le jour où ils ont quitté le toit familial d'origine et sont allés en créer un autre. Si l'on ne prend que les sociétés européennes, il y a des modalités d'entrée dans le statut d'adulte qui sont très différentes ; dans la société française, il y a évidemment un cursus, des attentes, une organisation qui sont ceux que j'ai décrits, qui à mon avis pèsent beaucoup sur les jeunes, ce qui explique que la fête, ces pratiques d'excès, de consommation excessive, de perte de conscience de soi, d'être un autre, sont très importantes comme exutoire, par exemple pour ceux qui sont dans la compétition scolaire forte, mais aussi, elles comblent un vide pour ceux qui ont justement un peu « renoncé », qui ne savent pas vraiment ce qu'ils vont faire, qui commencent une année de lettres et se disent « finalement, cela ne me convient pas, cela ne débouche sur rien, je vais faire autre chose » ; la fête n'a pas un seul sens, elle n'est pas univoque, elle remplit beaucoup de missions par rapport à la société française telle qu'elle est.

C'est l'arrière-fond, le poids du système scolaire avec sa particularité ; mais évidemment, il y a d'autres dimensions, qui expliquent aussi le développement des pratiques festives chez les jeunes en France et aussi dans d'autres pays ; c'est la culture marchande, les lieux pour faire la fête se sont multipliés : les boîtes, les bars, derrière cela les alcooliers ont développé un ensemble de gammes de boissons, de cocktails en direction des jeunes ; ils organisent même des choses ; Ricard sponsorise des soirées étudiantes et tout le monde trouve cela très bien ; l'industrie musicale aussi s'est démultipliée ; je ne sais combien de genres musicaux ; dans les années 60, il y avait un ou deux genre musical, bien connu : le rock, et maintenant cela s'est segmenté en une vingtaine, une trentaine de sous-genres musicaux, rap, reggae, metal rock, etc. Vous connaissez cela sûrement mieux que moi ; au total, vous avez un arrière fond de la culture marchande, qui évidemment offre ses sollicitations, ses possibilités, et on ne peut pas non plus examiner cette culture de la fête sans voir

cet arrière-fond commercial ; aujourd'hui, tout est prétexte à faire la fête ; je vous parlais des fêtes d'enfants, il y a aussi une dimension commerciale, il y a des tas d'associations qui se créent pour organiser des fêtes d'enfants ; il y a une activité marchande derrière tout cela ; on peut penser que c'est très bien ou penser que c'est navrant, mais en même temps, cela existe et c'est très prégnant. Est-ce qu'on fait la fête très longtemps ? Certains d'entre vous me poseront sûrement la question ; en réalité, la plupart de ces jeunes, même très alcoolisés, très décalés, arriveront cahin-caha dans une société qui a aussi une certaine richesse, à trouver une place, peut-être pas celle qu'ils avaient véritablement envisagée, celle à laquelle ils avaient rêvé, mais grosso modo, ils se trouveront à un moment pris dans d'autres logiques, qui sont de recréer une famille, un travail qui les motive, ou bouger, ne plus être avec leurs amis, leurs pairs, aller travailler ailleurs, dans une autre ville ou à l'étranger ; mais pour terminer, je dirai que pour une fraction des jeunes, la possibilité de la fête est un dérivatif, à l'époque de l'adolescence et de la post-adolescence.

Je vous laisse me poser des questions ; tout cela est dans le livre qui s'appelle « la teuff », dont le sous-titre est extrêmement pesé : « essai sur le désordre des générations » ; c'est une réflexion à partir de la fête, sur le contexte éducatif de la jeunesse aujourd'hui et sur les rapports entre la génération éduquante et la génération montante.
Quelqu'un veut-il prendre la parole ?

Laurence LEGER, Mairie de Saint-Germain du Puy, près de Bourges

Une remarque sur le lien entre l'école et le comportement social, dirons-nous ; je trouve quand même étonnant que vous ne parliez pas des conditions dans lesquelles les jeunes étudient aujourd'hui ; je pense que c'est un élément très important ; quand on passe du collège où l'on est 20 ou 25 par classe au lycée où l'on est 35, voire 40 par classe, je pense que c'est aussi un des éléments qui n'aide pas forcément une partie de la jeunesse (ce n'est pas le seul) ... Je pense que vous devriez quand même en parler.

Monique DAGNAUD

Je suis complètement d'accord mais je suis allée très vite sur le système scolaire, car je suis quand même sensée parler plus des fêtes ; je mets beaucoup l'accent sur la particularité du système scolaire et son poids dans la vie des jeunes, je suis entièrement d'accord avec vous.
Monsieur, vous vous occupez des apéros géants, vous vouliez intervenir ?

Régis SAINT-MICHEL, Conseil général de l'Allier

Est-ce que dans votre travail, vous avez pu observer que la fête en elle-même pouvait conduire à une conduite addictive, non pas l'alcool ou autres, mais juste la fête ?

Monique DAGNAUD

C'est ce que j'ai dit à la fin ; a priori, ces jeunes qui font la fête ne sont pas alcooliques, ils ne prennent pas d'alcool dans la vie quotidienne ; être alcoolique, c'est être dépendant au quotidien de la consommation d'alcool. Cela dit, il est vrai que si vous faites beaucoup la fête pendant beaucoup d'années et plusieurs fois par semaine, il y a évidemment un glissement ; et je parle un peu des pratiques de fête dérivatives, c'est-à-dire exutoires, loisir des jeunes, à une vraie dérive sociale, ou désaffiliation du système social, où vous êtes quasiment marginal par rapport à la société, car votre vie, c'est la fête. Pour ces 10 ou 15 % de jeunes que j'ai vus, la fête est quand même plus qu'un loisir, c'est presque un mode de vie ; c'est tellement ancré dans leur vie au quotidien par les projections que ces fêtes provoquent, par ces attentes, qu'il y a un côté pour le coup assez excessif, il y a une addiction à l'idée de la fête, la vie se résumant à cela. Une fois encore, j'insiste vraiment, toute la jeunesse n'est pas comme cela ; mais que cela conduise à être alcoolique ? C'était votre question sur l'addiction ? On commence à boire le soir, avec des amis, ensuite, on intègre l'alcool dans sa vie au point que l'on ne peut pas s'en passer.

Le problème est qu'il aurait fallu revoir ces jeunes 10 ans après ; j'aurais dû faire une étude longitudinale ; déjà, les études longitudinales en soi sont difficiles à faire, c'est-à-dire suivre une dizaine d'années autour de certaines pratiques ; cela s'est fait par exemple pour la pratique de la consommation de la télévision ; aux Etats-Unis, des études longitudinales ont été faites là-dessus ; sur la fête, je n'en connais pas ; mais je ne connais pas beaucoup d'études sur la fête ; ce qui est un peu étonnant, lorsqu'on leur demandait « comment vous vous voyez ? Quand allez-vous arrêter ? » la plupart n'ont pas le projet d'arrêter ; c'est inconcevable ; en même temps, au bout d'un certain temps,

pour faire la fête, il faut être avec des amis ; si la plupart de vos amis ne sont plus là ... La fête est quelque chose que l'on fait ensemble et pas tout seul.

Eric BERGEAULT, Chef du service politique de la ville, politique de la jeunesse et de la prévention dans le Cher, DDCSPP

Comme vous le rappeliez, le Ministre de la jeunesse, excusé aujourd'hui, vous le savez, m'a confié une mission nationale de coordination des rassemblements festifs organisés par les jeunes, dont les Apéros géants, les rave parties, le Technival et autre joyeusetés ; je voulais tout d'abord vous remercier pour la qualité de votre intervention et vous dire que votre intervention rejoint tout à fait les conclusions d'un groupe de travail national qui a été installé aux mois de mai et juin à Paris, qui a réuni des sociologues, des services de l'Etat, des ministères, des associations de jeunes, des syndicats.

Premier point commun, sur la répartition du nombre de jeunes, vous citez 10 % ; c'est effectivement le même constat que nous faisons ; sur les 90 % restants, 55 % à peu près de jeunes participent simplement à la fête, et 35 % sont des libertins, des militants de la fête. Second point commun, il ne faut pas stigmatiser le comportement festif des jeunes effectivement ; cela me semble très important, travailler sur la notion du sens de la fête, la place des jeunes dans la société ; c'est vraiment un des axes de travail de ce groupe. Troisième chose sur les actions de prévention ; il me semble important de rappeler qu'il faut mettre en place des actions de prévention en milieu festif ; j'ai une expérience de 15 ans de prévention en milieu festif, il y a des partenaires dans la salle d'ailleurs, que ce soit dans le cadre du Printemps de Bourges ou en Technival ; effectivement, il faut monter après des actions de prévention qui soient adaptées au contenu de la fête et au public.

Comme nous sommes à Neuj'Pro, nous pouvons quand même faire le constat que les services publics, les élus locaux, les différents partenaires, ont des difficultés à gérer ces grands rassemblements festifs de jeunes, y compris les Apéros géants ; plusieurs problématiques se posent : la question de la fréquentation, du nombre de personnes ; j'insiste beaucoup sur la notion de seuil ; effectivement, s'il y a 5.000 jeunes, 1.000 jeunes, les jeunes peuvent être à l'organisation, s'il y a 10.000 ou 15.000 personnes, j'ai même été médiateur sur un rassemblement de 82.000 jeunes, les jeunes ont là des difficultés pour participer à l'organisation. Effectivement, la question des seuils est importante.

Il y a un problème de méthodologie ; aujourd'hui, quand une ville accueille un Apéro géant, que fait-elle ? Elle téléphone à la ville précédente, qui a elle-même accueilli un Apéro géant ; ce que nous allons essayer de faire, et le Ministre de la jeunesse l'a annoncé le 29 septembre dernier, une circulaire va être finalisée à la fin de l'année, sur les rassemblements festifs organisés par les jeunes, en essayant de respecter les projets présentés par les jeunes, et autre chose, une fiche réflexe sera diffusée dans tous les départements, pour donner des conseils, à la fois sur « comment instaurer une médiation » et « comment gérer un grand rassemblement festif de jeunes ». Autre point important : une mission de coordination nationale, dans chaque département sera désigné un correspondant départemental sur l'organisation des rassemblements festifs organisés par les jeunes ; on veut véritablement qu'ils travaillent avec les élus, les associations de prévention et les différents partenaires locaux. Telle est l'actualité sur les grands rassemblements de jeunes au niveau national.

Laurence PAGES, Elue à la ville de Montauban, en charge de la santé et de la jeunesse

C'est tout à fait en adéquation avec ce que je fais dans mon autre vie, puisque je suis infirmière en santé scolaire dans un gros lycée de 2.400 élèves et 400 personnels ; j'ai une certaine population sous les yeux et souhaiterais apporter un témoignage avec de toutes petites précisions très rapides. D'abord, vous l'avez souligné, il est vrai que c'est allé très vite, l'évolution des comportements est comme elle est actuellement ; il y a une inversion des tendances, voici dix ans, on fumait beaucoup dans les classes de seconde ; j'ai 22 classes de seconde, j'ai donc de quoi étudier le comportement qui s'étale devant moi ; 22 classes de seconde qui avant fumaient beaucoup, ensuite qui ont fumé et bu et maintenant, dans les classes de seconde, mis à part le cannabis de temps en temps, 90 % des classes boivent, ont 2 cuites minimum tous les mois.

La seconde, c'est 15 ans, c'est très jeune ; tous les matins, j'ai un petit rituel, je vais sur Daily Motions, sur e.tunes, et je tape « lycée Bourdelle » ; là, je remonte des photos, je tape des noms de gamins et je remonte les photos des gamins ; j'ai dernièrement Laetitia, 15,5 ans, en boîte, à poil, avec toutes les mains autour d'elle, c'était très glauque comme situation ; il est vrai qu'au-delà des technologies de

l'information et de la communication, on n'a pas trop la main là-dessus et on ne va pas trop regarder car c'est très facile ; si vous êtes parent, vous n'avez qu'à aller sur Internet, c'est édifiant, vous allez voir, le lundi matin, ce que l'on peut y trouver.

Une petite parenthèse : on a de l'hyper communication, de l'hyper rapidité, c'est extra, on a des jeunes qui vont très vite, qui sont très intéressants, je le constate, il est très intéressant de parler avec eux, peut-être un peu plus qu'il y a dix ans, mais le problème est la maturation psychique ; cela ne va pas aussi vite et on a des effondrements liés à tout cela et Facebook en est largement responsable.

Deuxième point, un grand merci à Champomy, dont on ne parle plus beaucoup, qui a quand même été un grand concept voici quelque temps ; ce n'est pas anodin, cela a été clairement étudié ; il a la couleur de l'alcool, la forme de l'alcool, mais quand on arrive au collège avec une bouteille de Champomy, cela ne le fait pas. Et puis on passe rapidement à autre chose, qui a plus la couleur de l'alcool et surtout, le goût de l'alcool ; regardez autour de vous, parmi les parents, qui n'a pas de Champomy à la table des goûters ? C'est vraiment quelque chose à descendre, car cela fait énormément de mal.

Troisièmement, le binge drinking ; vous en avez largement parlé ; le seul problème est qu'actuellement, nous avons des alcoolisations massives en pleine journée, en milieu scolaire, dès 8 heures du matin ; cela y va à coup de bouteilles de vodka entières ; chez moi, 2.400 élèves, ce sont 2 ou 3 élèves par semaine, sachant que chaque fois qu'un élève arrive à l'infirmerie, derrière, on sait très bien qu'il y en a 12, si ce n'est pas 20, qui sont alcoolisés dans le jardin d'en face ; il y a une omerta autour de cela, qui fait que l'on n'en parle pas, que l'on n'arrive pas à attraper ; là, je vous passe tout le comportement des parents, au-delà des gros alcoolisés qui finissent à l'hôpital, à l'unité des soins ponctuels, les parents ont un comportement qui est difficile, car ils n'arrivent pas à s'approprier ce type de chose et le plus souvent, on a : « ah, ces jeunes, cela ne tient pas l'alcool ».

(Rires)

C'est du vécu, je peux vous dire que c'est édifiant ; on a très peu de suivi, car on a quand même un soutien derrière pour essayer d'aider ; les parents adhèrent très peu à ce genre de soutien. Dernière chose : chez nous Facebook a généré une invitation à un apéro géant de 5.000 personnes en quelques jours ; au-delà du maillage du territoire qui se fait, tel que vous le connaissez tous, avec les renseignements généraux, la préfecture, la mairie, la police, municipale et nationale, nous avons eu la bonne idée, toutes les infirmières, de reboucler entre nous, d'en parler de manière intensive pendant une semaine dans toutes les classes ; je ne sais pas si cela a porté ses fruits, de ce côté en tout cas, mais nous avons retrouvé les organisateurs et nous avons essayé de leur faire comprendre que peut-être, ce n'était pas la meilleure solution de faire la fête, et l'apéro géant de Montauban ne s'est pas fait ; est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je n'en sais rien.

Pour finir, c'est vrai que c'est un sujet qui me tient beaucoup à cœur, ces expériences festives, ces conduites à risque, chez nous l'année dernière, 2.400 élèves, nous avons quand même eu 3 décès, 1 majeur et 2 mineurs, et 3 comas ; ce n'était pas en même temps, cela a émaillé toute l'année ; c'est très difficile à vivre ; ce ne sont pas des phénomènes isolés pour nous, car cela rejaillit sur des classes entières ; cela marque un moment, et après, on oublie très vite ; c'est peut-être le fait de l'alcool aussi ; quand on pose la question à des gamins pour leur demander, en substance, car je vais très vite, « pourquoi tu fais cela » et que l'on nous répond « pour être bien », je vous laisse imaginer tout ce qu'il peut y avoir derrière ; si c'est pour être bien, c'est que quelque part, on n'est pas bien ; on essaie de démonter des mécanismes par ce biais, car il ne sert plus à rien en matière de prévention d'arriver devant les élèves, car les élèves sont un milieu captif ; on les a tous au départ ; avant d'être un grand décrocheur, un grand alcoolique, un grand fumeur, on a forcément été dans une classe de maternelle, une classe de primaire, une classe de collège, une classe de lycée ; on les avait sous les yeux, et on n'a pas forcément fait les choses qu'il fallait ; ce n'est pas un reproche, c'est comme cela que cela se déroule, et j'espère que les politiques de prévention augmenteront, s'appuieront au moins sur ce qui existe, car plein de choses existent ; il est vital de faire quelque chose, car l'alcool actuellement est en train de prendre une place qui ne doit pas être et l'interdit n'existe pas. L'interdit est quand même quelque chose au niveau du jeune qui est primordial ; si vous signifiez au jeune que c'est interdit, il le fera, ce n'est pas un problème, mais en construction psychique, et j'en reviens encore à la fameuse construction psychique de l'adolescent, il vaut mieux qu'un adolescent franchisse un interdit, plutôt que de le banaliser systématiquement.

Monique DAGNAUD

Je voudrais réagir à votre intervention ; vous l'avez compris, je me suis intéressée au phénomène voici assez longtemps ; quand j'ai fait l'enquête, en 2005-2006, il n'y avait pas Facebook et j'étais déjà tellement surprise par les résultats que je m'étais dit : sans doute la société, au vu de ces excès et de ce que cela peut produire, aura des capacités d'auto régulation et notamment, je pensais en matière de capacité d'auto régulation non pas aux pouvoirs publics mais aux familles ; car ce sont des sujets dont on parle quand même beaucoup maintenant, autour des écoles, ou dans les réunions de parents d'élèves, etc.

Or, ce qui m'étonne, je ne sais quel verbe utiliser, me stupéfait même, c'est que non seulement il n'y a eu aucune capacité d'auto régulation via l'univers privé, c'est-à-dire l'univers familial, or, c'est à mon avis quand même le premier lieu sur lequel il faudrait s'interroger ; je n'ai absolument rien contre les nouvelles familles ou les familles permissives, mais c'est quand même un sujet, et deuxièmement, quand j'ai fait l'enquête, voici 4 ou 5 ans, il n'y avait pas ces phénomènes d'alcoolisation à l'école, à ce point ; il y avait l'alcoolisation le soir, mais dans la vie scolaire, je n'avais pas entendu parler de cela ; en tout cas, ce n'était pas remonté ; troisièmement, il y a l'aspect Facebook ; Facebook de mon point de vue, les réseaux sociaux, car cela peut être My Space, cela retransforme à nouveau cette culture des jeunes ; il faut beaucoup s'interroger sur les retombées ; je vous l'ai dit, même les apéros géants, avec Facebook, les photos affichées, l'information et la puissance virale de Facebook transforme ces faits, alors que Facebook n'existait pas voici 4 ans ; je m'interroge énormément sur les familles ; comment sensibiliser ces familles ?

La famille moderne, c'est quand même plutôt mieux que la famille patriarcale de ce point de vue ; je ne vais pas vous dire qu'il faut vraiment retourner (d'abord c'est pratiquement impossible) à des ordres qui ne se discutent pas, les familles aujourd'hui discutent beaucoup mieux et beaucoup plus ; il y a des échanges beaucoup plus complices et même affectueux au sein des familles ; le pilier pour les jeunes, outre leurs pairs, c'est leur famille, que ce soit une famille monoparentale ou classique ; mais je m'interroge beaucoup sur : comment mobiliser et faire passer ces messages autour de ces pratiques festives, car jusqu'à voici peu de temps, elles inclinaient à ne pas vouloir savoir au nom du droit des jeunes à vivre leur jeunesse, comme eux l'ont fait voici 30 ans.

Thierry BUFFETAUD, Mairie de Libourne, Pôle enfance jeunesse

Je remercie la personne qui est intervenue, qui est à mon sens au cœur du problème d'aujourd'hui ; j'avais l'impression que vous parliez de moi voici 25 ou 30 ans ; nous avons aussi des pratiques particulières et le lien à la fête, à l'alcool, en France aussi cela fait partie d'une culture quelque part, familiale aussi ; quand on parle de l'apéro (l'apéro géant, mais aussi dans les familles) les enfants boivent un coup de Coca, mangent des gâteaux salés ; il existe cette culture, à la fois conviviale, qui peut devenir dangereuse ; le souci aujourd'hui est plus ce que disait l'infirmière tout à l'heure ; ce sont des inquiétudes ; quand on fait ces apéros géants, où il y a une masse de personnes, c'est aussi quelque chose d'inquiétant, mais il ne faut pas penser non plus que toutes les fêtes sont des lieux dangereux, finalement et des comportements dangereux.

Christophe GOUTTEBARON, Délégué national des FRANCAS, région Auvergne-Limousin

Je suis tout à fait d'accord sur ce qu'a dit Monsieur sur la culture locale ; habitant un petit village vigneron, il est vrai que les parents sont souvent alcoolisés ; comment voulez-vous que l'on ne transmette pas cela à nos enfants et aux enfants du village ; je crois qu'il y a une trentaine de bals dans l'année, différentes fêtes, etc. C'est problématique, car les parents étant alcoolisés, les jeunes sont alcoolisés ; et les jeunes sont alcoolisés différemment ; il y a le bar, mais les jeunes prennent directement l'alcool chez les parents ; ils viennent avec leur propre alcool, font leur mix et s'alcoolisent.

En milieu rural, par rapport à votre étude, les problèmes d'alcool sont plus importants ; ils n'ont pas forcément les moyens d'aller boire, faire la fête en ville, aller en boîte de nuit ; souvent, ils prennent dans le placard ce qui traîne, vont dans un endroit du village et ils boivent ; ils font effectivement des bêtises, et c'est de plus en plus courant ; le phénomène que l'on voit de plus en plus est qu'ils montrent le lundi matin, par les réseaux sociaux, leur fête du week-end ; c'est effectivement quelque chose qui se développe.

Monique DAGNAUD

Je suis tout à fait d'accord.

Eric BERGEAULT

Votre témoignage m'amène à deux remarques, en reprenant ma casquette départementale, et aussi pour rejoindre le constat de madame l'infirmière scolaire, dans le Cher, on a le même constat ; c'est-à-dire que l'on a aussi des alcoolisations en collège, en lycée, avec malheureusement aussi des cas de décès ; ce que l'on a choisi dans le département, pour donner une image concrète, c'est de faire des sortes de mini-NEUJ PRO sur la prévention des addictions ; c'est-à-dire que nous avons maillé notre territoire rural et urbain avec 7 comités techniques qui réunissent à chaque fois des élus locaux, des travailleurs sociaux, des bureaux information jeunesse, des services jeunesse, bien sûr, des services de l'Etat, police, gendarmerie, DDCSPP ou DDCS dans les départements ; on essaie à chaque fois de faire ensemble un constat et de porter des actions de prévention pérennes.

Je suis vraiment convaincu qu'il faut ancrer les politiques de prévention dans nos territoires et qu'on les porte tous ensemble, première remarque. Deuxième remarque sur les réseaux sociaux : attention à ne pas non plus stigmatiser trop les pratiques culturelles des jeunes, liées au multimédia ; on utilise tous des réseaux sociaux, des outils multimédia ; il faudrait en revanche plutôt travailler sur l'éducation à l'image et au multimédia ; cela me semble aussi un axe de travail très important.

Pascale BONDURAND, MSA du Vaucluse

Nous sommes aussi un département viticole c'est-à-dire que ce n'est pas avec du vin qu'effectivement, les jeunes se mettent dans une conduite, même en milieu rural, car le Vaucluse est très rural ; je voulais vous demander, en direction des parents, si des personnes dans la salle ont conduit des actions ? Monsieur vient de parler de mini-sessions sur le territoire, mais on ne retrouve que les professionnels ; le problème est que nous nous sommes retrouvés confrontés à des parents constatant que leurs enfants étaient dans ces logiques de fête, mais que peut-on faire avec eux pour les aider ? Ils sont quand même très désemparés ; même si la communication existe, c'est vraiment un sujet où les portes se ferment, des parents qui ne trouvent pas les façons de pouvoir aborder ces questions avec d'autres parents peut-être et essayer de les accompagner ; c'est ressorti, et nous tous les professionnels nous NOUS sommes trouvés sans réponse, alors que nous nous étions retrouvés à réfléchir sur la question des addictions ; nous n'avons pas pu vraiment les accompagner.

Rezza SALAMI, Conseiller général du Finistère, Adjoint au maire de Brest

Je viens de loin pour apprécier votre exposé extrêmement clair, brillant, et je vous en remercie. Quelques remarques : je vous ai vue, comme tout le monde sans doute, boire de l'eau, verre après verre ; je me disais que si nous avions un verre ici, sans doute aurions-nous pu trinquer et dire « santé » ; certes, dans nos sociétés l'alcool est synonyme de santé ; c'est une tradition qui se perd dans la nuit des temps où l'eau polluée pouvait tuer les gens, l'alcool pouvait sauver la vie ; on buvait de l'alcool, on disait « santé », on continue de dire « santé » ; les jeunes sont un peu azimutés, sachant que la consommation d'alcool peut nuire à la santé ; ceci me rappelle aussi, quand je vous voyais, ce fameux sketch de Bourvil, je n'étais pas encore en France, cela ne fait que quelques années que je suis arrivé en France, tout le monde connaît mieux que moi ce sketch où Bourvil disait « l'alcool, non, l'eau ferrugineuse, oui » ; c'est un peu l'histoire de nos sociétés ; car nos sociétés aujourd'hui sont des sociétés de consommation ; celui qui ne consomme pas est ringard, est en marge de la société ; on dit qu'il faut consommer, on a créé des hypermarchés, des centres commerciaux géants, où nous allons consommer ; ce n'est pas par nostalgie par rapport aux temples ou aux églises, mais les lieux de prière ont changé un peu dans nos sociétés ; nous sommes dans les sociétés de consommation massive et on dit aux jeunes « il ne faut pas consommer » ; du coup, les jeunes sont encore un peu azimutés.

Tout ceci pour dire que je pense que les causes de l'alcoolisation des jeunes sont extrêmement multiples ; les sociologues expliquent par des fenêtres différentes ; les anthropologues expliquent ceci différemment ; les historiens, les économistes, les gens de la médecine également l'expliquent différemment ; le budget du ministère de la santé en France aujourd'hui n'arrive même pas au chiffre d'affaires des sociétés alcoolières en France ; les sociétés alcoolières en France dégagent un peu plus de 16 milliards d'€ de bénéfices chaque année et comme cible favorite, ils prennent les jeunes en France, car les dépenses énormes des sociétés alcoolières sont en faveur du marketing nécessaire pour rendre attractif l'alcool, leurs produits envers les jeunes. Il y a tant d'autres cibles ; vous avez mis essentiellement l'accent sur l'échec scolaire ; ceci explique sans doute partiellement les choses, pas entièrement, et vraiment partiellement, car je viens d'une région où l'alcoolisation des jeunes est assez forte, sans doute la plus forte de France, mais les taux de réussite scolaire également sont les plus forts de France ; en Bretagne, il y a à peu près 96 % de réussite scolaire, mais ceci n'empêche

pas que nous consommons trois fois plus que l'Ile-de-France par exemple de l'alcool ; cela ne peut expliquer que partiellement le fait de l'alcoolisation forte des jeunes. Dans une société où nous clamons la consommation, il faut savoir que l'on ne peut pas continuer à semer des pommes de terre et récolter des pastèques ; quand nous semons des pommes de terre, nous n'aurons que des pommes de terre.

Participant

Je prends la parole deux minutes ; ce qui m'intrigue un peu est : pourquoi la consommation de cannabis, qui a été en croissance continue depuis les années 90 stagne et même diminue ; c'est peut-être un élément à examiner ; le cannabis, me direz-vous, est illégal, et l'alcool est légal ; est-ce le seul sujet ? Y a-t-il eu une politique différente ? Est-ce qu'à un moment, c'est devenu « ringard » de fumer du cannabis ? Je n'en sais rien. En même temps, aujourd'hui, il y a aussi des consommations d'autres types de drogues, qui sont en revanche en augmentation ; je me demande si cela ne mériterait pas quand même un examen, essayer de comprendre pourquoi il y a cette diminution du cannabis, comme il y a eu un moment une diminution de la consommation de cigarettes, même si c'est fluctuant en la matière.

Antoine CORREA, Président de l'Association « Champ 2 vision »

J'ai une question à vous poser Madame : tout à l'heure, j'ai entendu que vous disiez que l'alcool est plus important que toutes les autres drogues ; je ne suis pas d'accord avec vous ; la cocaïne est une drogue qui tue et ravage ; des gens se tuent en voiture avec de l'alcool, mais c'est « à consommer avec modération » ; peut-être qu'à votre époque, vous n'avez peut-être pas vécu, fumé ou bu, je ne sais pas ; tout le monde a eu sa jeunesse, des gens ont bu et fumé, avec modération ; toutes les drogues sont les mêmes ; si l'alcool est à un degré où des gens savent le consommer avec modération et d'autres pas avec modération du tout, s'il y a du cannabis, pour certains c'est mieux toléré, de mon point de vue, que l'alcool. Des gens boivent de l'alcool car c'est leur exutoire, pour noyer leurs soucis, qu'ils sont alcooliques, malades, mais les drogues sont un diagnostic à faire ; la France est un pays qui consomme de plus en plus de drogues, de cocaïne ; Monsieur Delarue présente une émission, tout le monde est là, on en parle, et il se retrouve chez lui avec 90 grammes de cocaïne pure, c'est grave.

Monique DAGNAUD

Ce n'était pas un jugement ; j'ai dit « les jeunes disent que pour faire la fête, il faut de l'alcool » pour eux c'est leur opinion et je l'ai entendu suffisamment souvent pour l'affirmer ...

Jean-Denis VOSSAERS, Service jeunesse de Tourcoing

Suite à votre super exposé, on peut peut-être penser que des familles, ou les réseaux sociaux, ou les jeunes eux-mêmes peuvent se sentir stigmatisés ; maintenant, en terme de toxicomanie, un délit est plus fort que la consommation, c'est le deal ; on parle très peu de toutes ces sociétés, même cotées au CAC 40 qui sponsorise gratuitement des soirées étudiantes, qu'on a laissés mettre sur le marché les « soft drinks », où la limonade est meilleure si elle est acidulée au whisky ou au rhum ; nous sommes tous dans cette salle en train de nous poser des questions sur : comment maîtriser certains comportements et dérives ?

Je lisais dans la presse, « La Montagne », à l'hôtel, qu'on est en train de lancer une boisson sur le marché ; nous avons eu le « Red Bull », qui permettait de danser 48 heures non stop, qui est encore meilleur si l'on y ajoute un petit coup de rhum ou de vodka, mais la boisson qu'on est en train de laisser entrer dans les supermarchés aujourd'hui est la boisson qui permet d'amoinrir les effets de l'alcool dans le sang ; le message à partir d'aujourd'hui est passé, « on peut se bourrer la gueule », et en plus, on va acheter la petite cannette qui ressemble à une cannette de Red Bull aussi, qui doit s'appeler l'OXO ou l'OXBOW ; c'est dans la presse aujourd'hui ; on peut se poser des questions, mais aujourd'hui, les pouvoirs publics laissent entrer sur le marché la boisson miracle qui permet de dire « continuez, de toute façon, on vous vend un truc qui va vous permettre de passer les contrôles ».

Les pouvoirs publics, et Monsieur, au Ministère, si vous travaillez là-dessus, posez-vous les questions aussi de ce que vous laissez faire, les gens du CAC 40 et les sociétés, avant que nous, sans moyen, on soit obligé de se poser des questions sur la manière de réagir.
(Applaudissements)

Jean-Pierre FONTAINE, Représentant de la Défenseure des Enfants dans les départements de l'Allier et de la Haute-Loire

La Défenseure des Enfants, qui est encore actuellement une autorité indépendante, vous le savez, remet chaque année un rapport d'activités et un rapport thématique ; elle a rendu un rapport thématique voici 2 ou 3 ans qui avait pour titre « les adolescents en souffrance » ; dans ce rapport, nous avons décrit l'ensemble des addictions possibles et connues ; et nous avons proposé un certain nombre de choses aux pouvoirs publics ; je voulais vous poser la question suivante : je n'ai pas entendu l'adjectif ou le verbe ou le substantif « souffrance » dans votre exposé ; y a-t-il de la souffrance derrière ceux qui sont pris par les addictions ?

Monique DAGNAUD

Je pense qu'il y a un mal-être ; ces soirées ne sont pas quand même que pour colmater du mal être ; il y a du mal être, mais c'est aussi un exutoire, d'ailleurs accepté par la société ; c'est ce que j'ai essayé de dire, y compris avec le concours des alcooliers, de la société marchande, je l'ai quand même bien indiqué ; « souffrance », il y a une partie des jeunes qui sont en souffrance ; je ne suis pas certaine que les jeunes que j'ai vus sont ceux qui sont le plus en souffrance ; je vous le dis, c'est plutôt à l'image de la France moyenne ; les jeunes qui sont le plus en souffrance sont souvent des jeunes très désocialisés, qui sont déjà complètement marginaux, qui ne sont pas dans les soirées que j'ai décrites.

Il y a beaucoup de mal être, beaucoup de difficultés dans les sociétés contemporaines, en même temps nous sommes quand même dans des sociétés (allez comparer avec d'autres types de sociétés), où il y a quand même à la fois un encadrement, des moyens ; les sociétés développées comme la société française, sont quand même des sociétés relativement douces y compris pour les jeunes, par rapport à plein d'autres sociétés où les jeunes sont dans des situations, là pour le coup, de vraie détresse ou de vraie souffrance ; les jeunes qui sont mis au travail à 10 ans, les jeunes qui ne peuvent pas étudier, ici, a priori, on donne quand même aux jeunes une certaine chance ; bien entendu, la société d'abondance, capitalistique, marchande, plein d'éléments provoquent chez les jeunes et chez les moins jeunes beaucoup de souffrance et de mal être ; mais il ne faut quand même pas avoir une vision trop dramatique de la société dans laquelle nous vivons, même si je suis bien d'accord qu'il y a des inégalités, et plein de choses.

Eric BERGEAULT

Sur les boissons énergisantes, je ne vais pas répondre au nom du Ministère, j'ai une mission nationale mais je suis dans le Cher ; en revanche, je suis effectivement tout à fait d'accord avec vous : dans nos actions de prévention, il faut intégrer des messages qui parlent du Red Bull, de ces nouvelles boissons qui masqueraient les effets de l'alcool ; je crois quand même que le Ministère de la santé a au moins lancé une étude là-dessus ; chose essentielle dans nos territoires ruraux ou urbains, il faut travailler avec les tenants de bars, les responsables de supermarchés ; ensuite, j'ai bien conscience qu'il y a de grands groupes alcooliers aussi qui profitent des rassemblements festifs pour faire passer des produits.

Participante

J'ai des enfants qui passent leur temps à me dire « t'inquiète, t'inquiète » ; j'aimerais bien savoir comment nous devons gérer notre inquiétude et ce que l'on induit dans l'éducation de nos enfants par rapport à la culpabilité et l'inquiétude ; qui devons-nous soigner ? Les enfants ou les parents ?

Monique DAGNAUD

C'était une bonne question. Je vous remercie.